

La Bibliophile et le Livre de Vie : "Ce qui n'est pas écrit n'a jamais existé"

Autor(en): **Magnat, G.E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **12 (1955)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-387773>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

G. E. Magnat | *Le Bibliophile et le Livre de Vie:*
«Ce qui n'est pas écrit n'a jamais existé»

Celui qui aime les livres ne sait pas toujours pourquoi, si c'est par goût, par intérêt ou pour échapper au monde extérieur et à ses précipices, ou encore par instinct, par intuition.

Oui, par intuition. En effet, qu'arriverait-il, je vous le demande, s'il n'y avait pas de «Livre de Vie», où est inscrit le nom de chacun ainsi que son poids d'éternité? Il n'y aurait pas, il ne pourrait plus y avoir de Jugement dernier, plus de ciel, plus d'enfer, bref, plus rien d'essentiel, d'éternel, de divin.

C'est pour cela que l'adage tant aimé des Anglais, et surtout des Anglaises: «ce qui n'a pas été dit (et écrit) n'a jamais existé» a été formulé par Oscar Wilde. On sait que si le Français s'exprime merveilleusement, l'Anglais connaît le secret du silence. Tant que l'on n'a pas parlé d'une chose, elle n'existe pas pour nous, tant qu'on ne l'a pas notée par écrit, elle n'existe pas du tout.

Le bibliophile, lui, est avant tout un homme de goût; il aime les livres pour ce qu'ils lui offrent en trésors de beauté sensible aux sens, papier, parchemin, lettres et lettrines, enluminures, pages humbles ou magnifiques, reliures simples

ou somptueuses. Mais s'il peut s'abandonner à ces délices des sens et de l'esprit sans crainte de succomber au péché d'idolâtrie, c'est parce que ces lettres, ces mots, ces phrases, ces textes fixent à tout jamais – et cela malgré l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie – ce qui, écrit ou imprimé, est devenu existant, réel, sinon toujours juste et vrai. Une chose écrite, une idée imprimée, surtout si la forme des lettres et l'ordonnance du texte sont belles, (car la forme est en définitive l'expression d'un fond qui sans elle n'existerait pas), n'est-ce pas le commencement de ce qui existe, vit pour la première fois dans l'esprit de l'homme?

«L'écrit» était implicitement contenu dans la Création, mais Dieu a voulu en laisser la trouvaille à l'homme. N'a-t-il pas été dit que Dieu n'avait pas créé des créatures, mais des créateurs?

Cela, le bibliophile, plus profond, plus humain que le vulgaire l'a pressenti, puis en a acquis la certitude; aussi s'est-il attaché à ce qui est écrit, à ce qui est. Le savait-il de façon consciente, cela est une autre question. Du moins le saura-t-il à partir de maintenant, puisque c'est écrit, et même ... imprimé.

Johann Gottlob Marezoll (1761–1828) | *Über Bücher*
Aus «*Karikaturen*», Frankfurt und Leipzig, 1788

BUCH

Scheint mir nichts mehr und nichts weniger als ein gelehrtes Feuerwerk zu seyn, durch dessen Abbrennung ein Mann seine Einsichten in die Höhe steigen und – bewundern läßt. Alle Gattungen von Feuerwerken, vom größten an, das 20 000 Thaler kostet, bis auf die sogenannten Speyteufel herab, die von kleinen Jungen angezündet werden, passen vollkommen auf die Bücher. Feuerwerke verunglücken, blitzen, krepiren u.s.w. und haben dabey den Trost, daß tausende ihrer Stiefschwestern, tausende von neuen Schriften auf eine eben so elende Art ums Leben kommen. – Wie mancher, der das Publi-

kum durch ein Feuerwerk belustigen will, hat sich nicht schon die Finger verbrannt und das Gesicht mit Pulver bespritzt, wovon er Zeitlebens die schwarzen Flecken mit sich herum tragen muß! Und wie mancher Autor kommt nicht so gezeichnet und blessirt zurück, daß er die seinem Kopfe und Herzen eingebrannten Pulverflecken mit ins Grab nehmen muß.

Bücher sind ein Beleg zum Salomonischen Satz, daß alles unter der Sonne eitel ist; denn sie haben mit den Haarbeuteln, Schuschnallen, Hüten und andern Mobilien einerley Schicksale, und sind eben so veränderlich als diese. Daher die verschiedene, immer abwechselnde Form derselben.